

« NEVROSE ET SAINTETE »

A la recherche de la « véritable »  
enfance de Thérèse de Lisieux \*

Aucune des nombreuses publications du centenaire de la naissance de Thérèse de Lisieux n'a fait autant de bruit que l'ouvrage de Jean-François Six, *La véritable enfance de Thérèse de Lisieux. Névrose et sainteté*<sup>1</sup>. Le livre fut cité et discuté dans les journaux français et étrangers, dans des revues, des magazines. Mais il souleva aussi beaucoup de critiques. Six aurait présenté une image déformée. La critique la plus détaillée venait de la part de A. Deroo, qui consacra un livre entier à la question<sup>2</sup>.

Six a encore mis sur le marché un deuxième livre sur Thérèse<sup>3</sup>. De ces deux volumes il a enfin tiré et regroupé d'importants extraits pour en faire un livre de poche, qui n'apporte plus rien de nouveau<sup>4</sup>. Au moment où des traductions de *La véritable enfance...* paraissent<sup>5</sup>, il nous semble bon de faire une nouvelle mise au point, en profitant du recul de temps depuis la première édition et des nombreuses observations déjà faites autour de ce livre disputé.

Dans son introduction, Six raconte comment en lisant beaucoup de vies de Thérèse, il fut « de plus en plus convaincu que l'on cachait

---

\* Nous publions ces pages à l'occasion du centenaire de la mort de Zélie Guérin, mère de Thérèse, le 28 août 1877.

<sup>1</sup> Paris, éd. du Seuil, 1972, 288 p. Nous nous référons à cette édition.

<sup>2</sup> *Lumières sur Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et la famille Martin*, Paris, éd. Téqui, 1974, 232 p. Quoique orienté de manière quelque peu apologétique, ce livre contient des rectifications, textes en mains, sur toute une série de points ou de positions de l'ouvrage de Six.

<sup>3</sup> *Thérèse de Lisieux au Carmel*, Paris, éd. du Seuil, 1973, 402 p.

<sup>4</sup> *Vie de Thérèse de Lisieux* (Livre de vie, 124), Paris, éd. du Seuil, 1975, 342 p.

<sup>5</sup> Par ex. en néerlandais: *Je moest eens weten. De werkelijke jeugd van Theresia van Lisieux. Neurose en heiligheid*, Hilversum, Gooi en Sticht, 1975, 206 p.

inconsciemment quelque chose » (p. 9). D'abord ceci : « Les biographes parlent de Thérèse de Lisieux à qui mieux mieux en laissant toujours de côté une grande absente: Lisieux » (p. 10). La cause en est selon lui que « la sainteté de Thérèse était vue et présentée comme une réalité angélique, vécue hors du monde, un avant-goût du ciel et donc un rejet de toutes ces salissures terrestres que sont de tels combats (politiques et sociaux) » (p. 10). « Angélique », « rejet », « salissures », voilà des termes qui dénotent une pointe de passion chez l'auteur.

La deuxième « occultation » est encore beaucoup plus grave : « Imaginez qu'on puisse parler du Poverello d'Assise sans parler de la pauvreté. De la même manière, on a, de multiples façons et en de multiples volumes, parlé de Thérèse de l'Enfant-Jésus et de sa doctrine de l'enfance spirituelle *sans parler réellement de son enfance*. Certains laissaient bien entendre<sup>6</sup> qu'il y avait eu des problèmes mais ne s'y attardaient pas: sujet tabou. Et pourtant les documents étaient là, entre autres les lettres de Zélie Martin<sup>7</sup> qui racontaient en long et en large la première enfance de Thérèse, à Alençon; personne ne les utilisait vraiment; ou lorsqu'on les utilisait, c'était pour dire le contraire, souvent, de ce qu'ils disaient » (pp. 10-11).

C'est « sous le double éclairage de l'histoire et de la psychanalyse », pour reprendre les termes employés au dos du livre, que l'ouvrage alors s'engage.

Même celui pour qui l'histoire et le milieu de Thérèse ne sont pas chose familière — c'est une première catégorie de lecteurs à laquelle nous pensons —, sera vivement intéressé par le livre. S'il est plus initié à la pensée psychanalytique, il aura peut-être des critiques à faire pour ce que la terminologie a de flottant<sup>8</sup>, mais même alors il pourra avoir l'impression globale de se trouver dans

---

<sup>6</sup> Peut-être faisons-nous partie nous-même de ces « certains ». Dans notre étude *Dynamique de la confiance. Genèse et structure de la voie « d'enfance spirituelle » chez Ste Thérèse de Lisieux* (Cogitatio Fidei, 39), Paris, éd. du Cerf, 1969, 436 p., livre auquel Six renvoie quelquefois dans son deuxième volume, nous avons en effet parlé de ces problèmes, aux pages 14-16, 93-95, 98-100, 104-110, et 407-411 (sur la crise de scrupules de Thérèse). L'auteur cite des noms avec parcimonie, ce qui lui permet de mettre dans le même sac des approches très diverses de Thérèse. Si nous n'avons pas soumis les problèmes psychologiques de Thérèse enfant à un examen plus détaillé, ce n'est pas parce que cela semblait un sujet tabou, mais parce que c'était en dehors de notre projet. Nous reviendrons à la fin de cet article sur l'association trop facile que fait Six entre ce que l'on appelle « enfance spirituelle » et l'enfance *personnelle* de Thérèse.

<sup>7</sup> *Correspondance familiale* (1863-1877), Lisieux, Office central, 1958, 463 p.

<sup>8</sup> Cf. entre autres la psychanalyste D. STEIN, *Une nuit de lumière dans La Vie Spirituelle*, 54 (tome 126) 1972, pp. 382-384.

la vérité: beaucoup de choses dans ce livre semblent en soi acceptables, une telle enfance est certes possible. Cependant, si sa lecture n'est pas trop rapide, il sera assez frappé par la façon dont l'écrivain parfois se contredit ou omet d'appuyer ses positions sur des arguments. Mais c'est le droit du lecteur de supposer que l'auteur a étudié son affaire de façon satisfaisante. Ce qui le frappera en tout cas, c'est la façon dont l'écrivain est conquis par la figure de Thérèse dont, après tout, ce livre fait bien ressortir la grandeur.

Six souligne volontiers la valeur de Thérèse pour notre temps. Comme collaborateur du Secrétariat pour les non-croyants, il voit en Thérèse un message pour l'athéisme. « Thérèse vient dire à ses contemporains, à son siècle et au nôtre, que le Dieu de Jésus-Christ n'a rien à voir avec cet oiseau de proie, que Dieu aime passionnément l'homme. Que L'aimer, ce n'est pas se remettre à quelqu'un qui vous possède comme un maître, que L'aimer ce n'est pas d'abord mépriser notre vie d'homme mais l'estimer, cette vie, comme Il l'estime lui-même. (...) En même temps, elle délivre en l'homme le goût de répondre à Dieu, de lui répondre avec passion amour pour amour. (...) Et ne voit-on pas que ce message d'une expérience d'un combat avec Dieu, en émulation d'amour toujours plus profond entre un Dieu et un homme qui n'en veulent pas à l'existence l'un de l'autre, qui sont désarmés l'un devant l'autre, qui, dans une réciproque liberté, se font comme exister l'un l'autre, ne voit-on pas que cette expérience rejoint ce qui travaille aujourd'hui les profondeurs de l'humanité: le désir que soit libérée l'ultime créativité de l'homme? (...) Et la vie de Thérèse est un cri de révolte contre ce prétendu Dieu propriétaire et captateur qu'on lui a présenté, ce Dieu très aristocrate qui ne s'intéresserait qu'à ceux qui sont saints dès l'enfance ou à ceux qui possédaient un psychisme équilibré les rendant capables d'atteindre à une haute perfection morale » (pp. 17-18). Thérèse « veut passer par le feu de l'amour pour briser toutes les contraintes, donner goût de vivre en Dieu à tous ceux qui désespèrent de l'existence » (p. 224).

Il y a encore une deuxième catégorie de lecteurs, ceux qui connaissent mieux l'histoire et milieu familial de Thérèse. Si, en outre, ils ont parcouru la correspondance de la mère de Thérèse, Zélie, ils buteront sur beaucoup de questions, dont la plus grande en définitive est celle-ci: Ne restons-nous pas sur notre faim par rapport à une meilleure connaissance de la « véritable » enfance de Thérèse Martin?

« *La grande absente: Lisieux* »

En des pages intéressantes et savoureuses, Six apporte sur Lisieux, la petite ville où Thérèse habita à partir de sa cinquième année, toutes sortes de notations que nous ne trouvons pas généralement dans les biographies de Thérèse.

La romantique petite cité textile connaît durant les années d'enfance de Thérèse une crise économique. Il en résulte beaucoup de chômage et un exode des forces vives de travail, vers d'autres lieux. De ce fait le chiffre de la population va baisser alors que monte le chiffre des décès. Criminalité, alcoolisme, suicides sont en augmentation. Comme partout, règne dans la ville une atmosphère de lutte entre forces cléricales et anticléricales, entre progressistes et conservateurs. La bataille scolaire fait rage. Parmi les conservateurs, Isidore Guérin, frère de Zélie Martin, oncle de Thérèse, est à l'avant-garde du combat.

Quand on écrit l'histoire, c'est manquer de réalisme que de rêver d'une vérité « absolue »; il s'y glisse facilement une vision interprétative des choses. Six nous présente beaucoup de documents et d'anecdotes, mais ils sont choisis d'une façon assez unilatérale<sup>9</sup>. L'auteur montre bien tout au long de son travail la conception janséniste de la vie qui régnait dans le catholicisme du XIX<sup>e</sup> siècles, les jugements à courte vue sur beaucoup de problèmes, le manque de sens des réalités sociales. Cependant il commet, à notre avis, trois fautes. 1. Il omet quasi totalement de considérer les aspects positifs du christianisme d'alors (pensons par exemple à l'élan missionnaire et charitable, à la naissance d'innombrables congrégations et oeuvres religieuses, à la présence d'une réelle et sincère piété sous les formes et avec les conceptions de l'époque)<sup>10</sup>. 2. Il aurait dû présenter ses sources dans un plus juste équilibre. On nous offre par exemple un tas d'extraits du journal d'extrême droite *Le Normand*, mais peu de citations du journal anticlérical *Le Lexovien*. Or celui-ci pratique pour la cause opposée un langage et une argumentation non moins drôles. 3. Enfin les choses auraient pu être dites avec plus d'humour,

<sup>9</sup> Un choix « orienté », dit E. RENAULT, *Thérèse de Lisieux. Point de vue de l'histoire*, dans *Le Supplément* (de la Vie Spirituelle), 1972, n° 102, p. 358.

<sup>10</sup> *Vie Thérésienne*, revue de Lisieux qui publie beaucoup d'études sur Thérèse, a présenté deux études où les aspects positifs du catholicisme de l'époque de Thérèse sont mieux mis en lumière. Voir S. J. PIAT, *Lisieux à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, dans *Vie Thérésienne*, 12 (1972), 183-206, et Prof. G. BLOND, *Les soucis des catholiques de France au temps de Sainte Thérèse de Lisieux*, dans *Vie Thérésienne*, 14 (1974), pp. 7-19, 85-101 et 245-254.

c'est-à-dire avec plus de sens du relatif. Voilà une denrée qui manque tout à fait malgré les anecdotes piquantes. Tout est formulé en termes bien absolus. C'est ainsi que Lisieux nous est présentée sans plus comme « une ville qui meurt » (p. 148), une ville « où flotte une atmosphère de crise, de faillite et de mort » (p. 149). Lorsque, plus haut, l'auteur décrivait Alençon, la ville natale de Thérèse, les termes employés étaient du même style : « L'environnement : une atmosphère morne » (p. 45), « il y a un autre climat de mort : celui de la ville » (p. 59). Comme unique pièce à conviction, l'« Almanach de l'Orne pour 1874 ». Plus loin, Six a oublié ce « climat de mort », il y sera question de la « nostalgie de ces lieux de vie que (Thérèse) a rencontrés pour la première fois à Alençon. (...) Alençon a pour elle quelque chose d'un paradis heureux » (p. 199).

Retournons à Lisieux. Quelle qu'ait été la physionomie exacte de la vie sociale et politique de la petite cité dans les années 1877-1888, s'agit-il vraiment d'une chose importante pour l'interprétation de Thérèse? Ceci pose une grave question de méthode : dans quelle mesure la sphère politique et sociale fait-elle partie de la « véritable » enfance de Thérèse Martin?

Si nous nous reportons aux documents, tout invite à penser qu'il n'y a eu aucun contact sérieux entre ce Lisieux social et politique et Thérèse. C'est aussi la pensée de S.J. Piat, qui reste pourtant un bon connaisseur de l'histoire de Thérèse : « Pas davantage n'a-t-elle pénétré dans le mystère de la vie sociale et politique de la cité »<sup>11</sup>. Elle n'a pas vu les problèmes ou à peine. Le fait est là, sa génialité se situe à un autre plan.

Jusqu'à ses quatorze ans, la fillette a vécu dans un milieu social très fermé, la plupart du temps à l'abri des murs des Buissonnets ou de l'école de l'Abbaye. Elle ne lisait pas de journaux, radio et télévision n'existaient pas encore, et il est bien invraisemblable que Monsieur Martin, poète et rêveur, ait porté souvent la conversation avec ses cinq filles sur le terrain social ou politique. L'éducation de Thérèse, le long repliement involontaire sur elle-même en raison de son excessive sensibilité, la polarisation précoce de sa piété sur l'amour contemplatif de Jésus qui la conduira dès ses quinze ans dans un cloître strictement coupé du monde, sa mort prématurée enfin, font qu'elle n'a pour ainsi dire jamais abouti à l'intérêt politique. Or si Thérèse elle-même, la première de ses biographes, « laisse de côté (la) grande absente : Lisieux » (p. 10), au moins pour ce qui en concerne les courants politiques, cela ne montre-t-il pas

---

<sup>11</sup> Art. cit., p. 204.

que cet aspect, pour intéressant qu'il soit comme arrière-fond, n'est pas d'une importance capitale quand il s'agit de parler de la vie et du message de la sainte?

Six a dû être bien ennuyé de ne trouver à peu près aucun point de contact chez Thérèse pour son exposé sur Lisieux. Quand il affirme que Thérèse est « plongée dans le combat d'Isidore Guérin » (p. 163), c'est chose justement qui devrait être prouvée. L'unique argument qu'il apporte est cette phrase tirée de l'autobiographie: « Mon plus grand plaisir était d'écouter tout ce que mon oncle disait » (p. 160). Le contexte de cette petite phrase montre qu'il s'agit ici des rencontres familiales du dimanche soir chez les Guérin, et Thérèse laisse bien voir dans quelle sphère se tenaient les conversations, en évoquant son oncle « quand il me mettait sur un seul de ses genoux en chantant Barbe-bleue d'une voix formidable... »<sup>12</sup>. Thérèse Martin n'est pas un Isidore Guérin... On peut lui reprocher son absence ou quasi-absence à la vie politique et sociale de son temps — à moins que son jeune âge ne soit une excuse plausible? — mais il ne faut pas en faire de tout point une héroïne, car alors ce ne serait plus la « véritable » Thérèse Martin.

### *Un père « paresseux »...*

Il y a quelque chose de plus grave aux yeux de Six que l'absence de Lisieux dans les vies de Thérèse, c'est l'« occultation » de la « sphère de mort » qui l'a enveloppée dans sa petite enfance. « Il paraîtra scandaleux aux yeux de certains de parler, sans rien laisser dans l'ombre, de la famille Martin, des parents d'une sainte, de montrer l'angoisse malade et l'âpreté au gain de la mère (au point qu'après la mort d'un de ses enfants, son propre frère lui reprochera de trop s'occuper de ses affaires et pas assez de ses enfants) » — (*nous interrompons l'auteur un instant : ce « reproche » est une incompréhensible invention de Six lui-même, voir la note ci-dessous*<sup>13</sup>) —

<sup>12</sup> Sainte Thérèse de l'Enfant-Jesus, *Manuscrits autobiographiques*, Carmel de Lisieux, 1975, ms A 18r. Nous continuons de renvoyer à cette édition pour les citations de l'autobiographie.

<sup>13</sup> Six le répète un peu plus délicatement p. 39. On n'arrive pas à comprendre que J. F. Six ait pu se méprendre ainsi à propos de documents si clairs... Ce qu'Isidore (le pharmacien) « a dit » à Zélie, ou « son petit reproche » (l'expression n'est pas de lui, mais d'une autre soeur, religieuse, qui fait allusion aux faits), ne concerne *pas les affaires* de Zélie, mais la nourriture et les médicaments qu'elle avait donnés à sa petite fille mourante Hélène. Deux jours après la mort de cette enfant de six ans, Zélie écrit à son frère (lettre du 24 février 1870). Presque toute la lettre au pharmacien porte sur la question de l'alimentation de l'enfant malade. Zélie demande alors: « Maintenant, il me

« de montrer le côté rêveur et paresseux du père. Il paraîtra scandaleux chez Zélie Martin; et de décrire son masochisme, sa recherche d'une sorte de connaissance intime de la souffrance et de la mort, son besoin de se mettre en une quête éperdue d'une sorte de pureté originelle de toutes choses. (...) Il paraîtra scandaleux de montrer la fausse spiritualité de Mme Martin, de montrer ce qu'avait de morbide sa manière de voir avec une certaine satisfaction ses enfants mourir jeunes et sans tache et rejoindre directement le paradis. On peut être 'faiseuse d'anges' de plusieurs manières » (p. 15).

Occupons-nous d'abord du père, de Mr Martin, le rêveur, le poète, l'affectif. C'est peut-être parce qu'on a conservé moins de lettres de lui, probablement aussi parce que ses griefs à son endroit sont moins graves, que Six en parle beaucoup moins que de Mme Martin. « Louis Martin n'a rien d'un guerrier; c'est un être intériorisé, un rêveur, assez romantique et hors du temps » (p. 22). Sa connaissance insuffisante du latin ne lui ayant pas permis de se faire moine au Grand-Saint-Bernard, « il choisit un métier qui correspond bien à son tempérament silencieux et à son goût de la méditation solitaire: il devient horloger » (p. 22). Il apprend le métier pendant deux ans à Strasbourg et trois ans à Paris. Rentré à Alençon, il ouvre un atelier d'horlogerie, auquel il ajoute bientôt un étalage de bijouterie (il ne manque manifestement pas de visées!). Huit ans plus tard, il se marie; il a alors 35 ans et il est déjà un homme aisé.

Six écrit justement: « Au fond, Louis Martin promène un regard évasif sur le monde et il n'y est pas suffisamment inséré pour s'y affronter » (p. 41). Mais plus loin, il exagère: « Le père est plus un ermite qu'un homme qui assume ses responsabilités de père et d'époux » (p. 43).

En se mariant, Zélie Guérin, qui a 26 ans, apporte une affaire toujours plus florissante: la fabrication de point d'Alençon, dans laquelle cette femme entreprenante s'était lancée à 20 ans. Au bout

---

reste le remords cuisant de lui avoir donné à manger. Mon cher frère, crois-tu que c'est cela qui l'a fait mourir? Je t'en supplie, dis-le moi, comme tu le penses ». Rien, absolument, n'a été conservé de la réponse d'Isidore. Trois mois plus tard, leur soeur religieuse Marie-Dosithée écrit à Isidore: « Ma pauvre soeur était encore tout attristée de ce que tu lui avais dit qu'elle n'avait pas bien soigné sa petite Hélène (...), mais la maladie n'a pas été connue dès le principe, le médecin n'y voyant que de la faiblesse et ses prescriptions se bornaient à des fortifiants (...). Lorsque les symptômes se sont montrés il était trop tard. C'est bien ce que cette pauvre Zélie dit elle-même, vois-tu les meilleurs médecins se trompent (...). Ainsi je t'en prie mon cher frère, tâche d'aller tout doucement dans les petits reproches que tu crois utile de lui faire ». Voir *Archives de famille*, dans *Vie Thérésienne*, 11, 1971, p. 53.

de douze ans de mariage, Louis cèdera son fonds d'horlogerie à un neveu et travaillera à la fabrication de la dentelle; il s'occupe avant tout de la compatibilité et des contrats. D'après Six, « sa réserve et sa timidité le rendent assez désarmé devant le monde et les affaires » (p. 41). D'après Céline Martin, la soeur de Thérèse: « Ma mère s'émerveillait de ses réussites commerciales. (...) Il menait habilement ses affaires »; en tous cas, il s'y entendait très bien pour les placements d'argent<sup>14</sup>. Il est certain qu'il est très doué pour le travail matériel et « très adroit de ses mains » (p. 176). Il eût été très intéressant d'entendre Six parler de ce que Thérèse avait hérité de positif de ses parents, mais, comme le remarque D. Stein, il « n'a guère traité des relations de Thérèse à ses parents que sur le mode négatif »<sup>15</sup>. A partir de l'âge de 64 ans, Louis Martin souffrira d'artériosclérose et sera frappé d'hémorragies cérébrales qui obligèrent à l'interner à l'hôpital psychiatrique de Caen: Thérèse, alors à peine entrée au noviciat, en a affreusement souffert. A ses moments de lucidité, il acceptait avec une profonde religiosité cette situation d'humiliation et d'isolement.

Dans l'intention manifeste de corriger Six sur certains points, R. Laurentin a dressé du père de Thérèse et du milieu familial qu'il créa pour son foyer, un tableau qui paraît beaucoup plus positif. Alors que Six intitule son premier chapitre: « Le foyer Martin: un univers de mort » (p. 21), Laurentin affirme que Mr Martin ouvre devant Thérèse « Un univers d'admiration »<sup>16</sup>. « Il n'est pas indifférent, écrit-il, que Mr Martin ait su jouer son rôle d'époux et de père à la satisfaction de toute la famille. Ce n'est pas toujours le cas, et c'est rare à ce degré. La force d'âme de Thérèse, ce psychisme à toute épreuve qui lui permit de surmonter l'impossible, a pris racine dans l'affection dont elle fut comblée. La confiance, l'optimisme, la sécurité originelle qu'elle a ainsi contractés sont demeurés en elle comme une 'douce empreinte' (ms. A, 11 v.), dont elle est restée reconnaissante »<sup>17</sup>. A côté de ses « humbles qualités »<sup>18</sup>, « on peut trouver sans peine des limites humaines: plus de dispersion que de concentration, une affectivité débordante, qui rendit peut-être ses filles trop sensibles, une propension à l'exagération. (...) Il n'était pas des plus doués pour l'analyse et la logique »<sup>19</sup>.

<sup>14</sup> Voir A. DEROO, op. cit., p. 83.

<sup>15</sup> Art. cit., p. 385.

<sup>16</sup> *Thérèse et son père, liens de nature et liens de grâce*, dans *Les Annales de Sainte Thérèse de Lisieux*, juin 1973, p. 6.

<sup>17</sup> Art. cit., p. 8.

<sup>18</sup> Art. cit., p. 8.

<sup>19</sup> Art. cit., p. 10.

Comment Louis et Zélie vivaient-ils ensemble? Louis a su offrir à sa femme sécurité et beaucoup d'affection. Six lui-même dit: « Louis est pour Zélie un lieu d'affection calme et solide » (p. 41), et il cite la déclaration suivante de Zélie, que toute femme mariée serait heureuse de pouvoir faire: « Il me rend la vie bien douce. C'est un saint homme que mon mari, j'en désire un pareil à toutes les femmes » (p. 30); (ils ont alors quatre ans et demi de mariage). Et après huit ans et demi de vie conjugale: « On n'en rencontrerait pas un sur cent (maris) qui soit aussi bon que lui »<sup>20</sup>. Mr Martin est intelligent, il n'est pas mauvais psychologique, il sait prendre sa femme. Laurentin écrit à ce propos: « Il fut assez sage pour ne pas contrarier de front l'activisme dont sa femme énergique avait besoin, en partie pour tromper l'angoisse que faisait peser sur elle le cancer qui la minait. Il savait bien qu'« elle n'entendait pas facilement raison », témoigne Céline. Il sut la conseiller sans l'affronter: 'Je te recommande bien le calme et la modération, dans le travail surtout', lui écrit-il dans une des rares lettres que nous avons conservées. Et surtout, il sut l'aider, la décharger, la modérer de l'intérieur. C'est pour cette raison humaine, et non par paresse qu'il abandonna l'horlogerie, à la demande d'un neveu qui cherchait un établissement. Il se mit donc au point d'Alençon, prit sur lui les opérations techniques de piquetage, les voyages et toute la partie commerciale »<sup>21</sup>.

Comme jugement final, les affirmations de Laurentin ne sont certainement pas exagérées: « Louis était conscient de ses limites. Il vivait simplement à la hauteur de ses moyens, avant tout sa qualité maîtresse: l'intelligence du coeur. (...) Qu'il ait été un homme ordinaire et sans prétention, ce n'est pas étranger à la « petite voie » que Thérèse destinait aux gens ordinaires »<sup>22</sup>.

### *Psychanalyse de la mère de Thérèse*

La figure qui dans le livre de Six se trouve au premier plan à côté de Thérèse est celle de Zélie Guérin. Ces deux figures se trouvent l'une vis-à-vis de l'autre dans une sorte de dialectique. Dans la représentation de l'auteur, ce sont les deux grandes héroïnes du drame. Zélie représente la « pulsion de mort » (p. 15), la « spiritualité de mort » (p. 15 et *passim*), le « goût de mort » (p. 16), « l'im-mense présence de la mort » (p. 247), elle porte en elle une « réelle

<sup>20</sup> Lettre du 23 déc. 1866.

<sup>21</sup> *Art. cit.*, p. 9.

<sup>22</sup> *Art. cit.*, p. 10.

haine de soi-même, une haine du plaisir » (p. 43). Quand les malheurs se retirent du foyer, Six remarque que Zélie « retrouve une certaine joie de vivre » (p. 93). Thérèse, au contraire, est la « réaction de vie » (p. 86), « cette fragile petite fille est une force explosive qui détruit à leur racine les tendances à la mutilation de soi, à l'autodestruction, à l'idéalisation » (p. 16). Cette nouveauté de vision ne peut qu'être séduisante pour le lecteur.

Zélie est la deuxième d'un foyer de trois enfants<sup>23</sup>. Sa soeur Marie-Louise devient Soeur Marie-Dosithée chez les Visitandines du Mans. Son frère Isidore, le futur pharmacien de Lisieux, est plus jeune de dix ans. Plus tard elle écrit à celui-ci : « Je n'ai jamais eu de plaisir dans ma vie, non, jamais ce qui s'appelle plaisir. Mon enfance, ma jeunesse ont été tristes comme un linceul, car, si ma mère te gâtait, pour moi, tu le sais (Isidore avait dix ans de moins!), elle était trop sévère; elle, pourtant si bonne, ne savait pas me prendre »<sup>24</sup>. En coupant ce passage en deux, le livre de Six renforce encore l'impression négative (pp. 25 et 30). L'auteur emprunte également deux sous-titres à cette brève citation, qui date de *sept ans avant* la naissance de Thérèse.

C'est clair: Zélie doit avoir pas mal souffert dans sa jeunesse. Son père qui était gendarme n'était en outre pas très doux pour elle. Il serait bien difficile que cette souffrance ne laisse pas de traces dans sa psychologie. Cependant nous posons la question: Comment Zélie a-t-elle réagi à cela? A-t-elle « digéré » cette souffrance? Quelle personnalité avait-elle au temps de Thérèse?

Elle dispose certainement d'une puissante énergie et d'un tempérament actif. Dans son travail elle réussit bien, ce qui est une compensation (dans quelle mesure?) à ses malheurs et frustrations d'autrefois. Elle s'exprime aussi très facilement, elle est très communicative: cela ressort déjà du grand nombre de lettres (conservées) dans lesquelles elle a l'occasion d'évoquer ses difficultés d'autrefois et d'aujourd'hui. (En tout cela elle fait preuve de maîtrise de soi, d'ordre, de clarté, de sérieux. On le voit déjà sur sa photographie: visage intelligent, regard clair, volonté décidée — on voudrait pourtant voir un peu plus d'enjouement sur ce visage). Les liens affectifs avec sa soeur, son frère et (selon nous) avec son propre foyer sont très forts: la famille est fortement soudée. Elle est également bien mariée. Du reste, le passage cité ci-dessus continue aussitôt ainsi:

---

<sup>23</sup> On trouvera beaucoup de données sur l'ascendance de Thérèse chez A. DEROO, *op. cit.*, pp. 41-46.

<sup>24</sup> Lettre du 7 nov. 1865.

« Maintenant, je ne suis pas malheureuse, certes, plus heureuse que je n'étais ». S'il est impossible que toute trace du passé soit disparue, la vie a mis pourtant un baume salutaire sur ses plaies.

Si on retrace cette lettre du 7 novembre dans le contexte de la correspondance familiale, on est frappé d'une autre chose encore, à savoir par les circonstances psychologiques où elle se situe concrètement. La lettre est écrite au moment où Zélie vient d'apprendre qu'Isidore pense à aller s'établir à Lisieux au lieu de s'installer dans la ville beaucoup plus proche du Mans, comme il en avait été question au début. Grosse déception chez Zélie! « Je suis tout à fait désenchantée, je te voyais au Mans et je me faisais une fête d'aller de temps en temps te faire de petites visites; c'eût été un charme dans mon existence si laborieuse et monotone. Mais, que veux-tu il faut renoncer à tout ». Il se peut que c'eût été sous l'influence de cette déception toute fraîche que Zélie décrit sa jeunesse sous des traits plus sombres, comme aussi pour incliner le cœur de son frère et le faire renoncer encore à son projet, chose pour laquelle elle prie, pourvu que ce soit pour le bonheur d'Isidore. Aussi bien Zélie joue-t-elle facilement un peu à la maman vis-à-vis de ce frère qui a dix ans de moins qu'elle, d'où aussi dans ses autres lettres de fréquentes paroles d'exhortation et de « sages pensées ». Avec cette description d'une jeunesse malheureuse nous n'en sommes néanmoins pas encore à une « spiritualité de mort ».

Six poursuit son exposé en racontant le mariage de Zélie et Louis. Pour Zélie, qui *désire avoir des enfants* mais ne sait pas exactement comment on devient maman, c'est un choc d'apprendre comment vont les choses. Si autrefois elle a pensé à la vie religieuse et en a parlé avec les Soeurs, cette nouvelle découverte la bouleverse: ses désirs d'autrefois revivent, mais l'affection et la compréhension de son mari sont une réelle consolation pour elle. La couple décide de vivre désormais comme frère et soeur, façon de voir qu'ils abandonnent au bout de dix mois.

Dix-neuf ans plus tard, le 4 mars 1877, Zélie raconte tout cela dans une lettre à sa fille Pauline, âgée alors de seize ans. (Zélie était vraiment très ouverte avec sa fille et ne voulait pas que celle-ci reste aussi ignorante qu'elle l'avait été elle-même). Elle écrit: « Quand nous avons eu nos enfants, nos idées ont un peu changé; nous ne vivions plus que pour eux, c'était tout notre bonheur, et nous ne l'avons jamais trouvé qu'en eux. Enfin, rien ne nous coûtait plus; le monde ne nous était plus à charge. Pour moi, c'était la grande compensation, aussi, je désirais en avoir beaucoup, afin de les élever pour le Ciel ».

A cette citation fait suite immédiatement une importante réflexion de l'auteur. Comme il s'agit d'une page-clef de ce livre, nous la citerons largement. Nous sommes frappés de voir la facilité avec laquelle l'auteur tire, d'un petit nombre de données, des conclusions d'une énorme portée et le saut de carpe qu'il fait dans son argumentation.

« Ce caractère 'religieux' de la fécondité chez Mme Martin, comment pourrions-nous ne pas nous interroger profondément à son sujet? Une mère normalement constituée, même la plus sainte, fait naître et élève des enfants pour qu'ils vivent sur terre et non pas qu'ils aillent aussitôt au ciel ». (*Nous interrompons un instant. Comment Six s'y est-il pris pour écrire ici le mot 'aussitôt'? Rien de ce qui précède ne justifie cette addition. Du reste nous lisons dans les lettres de Zélie combien elle souffre de la mort de quatre de ses enfants, même si la pensée de leur bonheur céleste est pour elle un réconfort*). « Or, il y a chez Mme Martin, une pulsion de mort » (*c'est justement ce qu'il faudrait prouver*) « que nous retrouverons constamment » (*la lettre que nous venons de lire est en fait le premier argument qu'apporte l'auteur*) « —jusqu'à l'écoeurement. Nous sommes en présence d'une personnalité névrotique dont le désir de mort est immense. Sans doute peut-on comprendre que Zélie Martin, parce qu'elle a été écartée par sa propre mère, n'a aucune confiance en elle et en ses propres forces de vie; que, par suite, elle a beaucoup de peine à être vraiment mère elle-même; elle parle instantanément du ciel et donc » (*il y aurait de fortes objections à faire au point de vue psychanalytique à ce 'donc', comme nous le verrons plus loin; en effet le ciel se laisse penser aussi en termes de vie, bonheur, lumière*) « de la mort de ses enfants, passage obligé vers le ciel; elle nie, comme un entre-deux inutile, le temps entre la naissance et le ciel c'est-à-dire la vie en tant que telle. Cette femme porte en elle un goût de mort, nous allons le voir tout au long de son existence » (p. 29).

Des affirmations hâtives de ce genre sur la spiritualité de mort de Zélie, nous en rencontrons une bonne vingtaine dans le livre. C'est une position que Six veut inculquer coûte que coûte. « Il faut dire et redire que Thérèse a vécu dans une époque, une ville, un milieu, une famille effroyablement morbides; que tout était réuni pour sa mise à mort » (p. 223). « Dire et redire » l'auteur le fera des dizaines de fois<sup>25</sup>.

---

<sup>25</sup> « On s'attendrait à voir ces jugements scrupuleusement prouvés à travers les textes et les faits par une analyse sereine et objective. Au lieu de cela, le lecteur s'aperçoit que l'auteur cherche à démontrer coûte que coûte une thèse ». Ainsi parle E. RENAULT, *art. cit.*, p. 358.

Si, pour trouver quelque éclaircissement, on se reporte à la note annoncée après les mots « jusqu'à l'écoeurement », on est très surpris de lire dans la *deuxième* édition du livre: « L'auteur n'est aucunement psychanalyste et ne parlera pas, dans les pages qui suivent, en technicien de cette science. Et il ne peut que suggérer une interprétation » (p. 29, note 13). Cette modestie aurait pu être poussée plus loin et aurait été en meilleure place dans l'introduction du livre que dans une simple note. Mais voici encore une autre surprise: si l'on consulte la *première* édition de l'ouvrage, on pourra y lire le texte suivant: « Je remercie ici mon ami psychiatre Denis Vasse (auteur du livre *Le Temps du désir*) qui, à la lecture du manuscrit, me l'a fait apercevoir nettement ». On ne nous dit pas ici d'où est venu l'écart entre la première et la deuxième édition.

### *Gloses marginales*

Les considérations qui suivent veulent montrer surtout qu'avant d'en venir à une approche psychanalytique, une autre lecture des documents historiques est possible.

1. De beaucoup de côtés on pose la question de la valeur d'une psychanalyse faite sur des morts, en partant uniquement de leurs écrits<sup>26</sup>. C'est « une question difficile », écrit la psychanalyste D. Stein: « Peut-on prétendre faire oeuvre psychanalytique en dehors du cadre des séances? »<sup>27</sup>. Des hommes du métier nous assurent que l'on peut ici difficilement dépasser l'ordre de la probabilité: le patient doit constamment pouvoir préciser et mettre au point ce qu'il met derrière ses paroles, découvrir lui-même avec l'analyste pour en venir à une vue plus juste. Freud lui-même ne se serait risqué que deux fois à une psychanalyse de personnes décédées, celle de Léonard de Vinci et de Goethe, et ceci, affirme-t-on, avec un succès douteux<sup>28</sup>. La distance par rapport au passé oblige à une grande prudence. Le Professeur Gayral, dont les jugements médicaux et psychologiques sur Thérèse ont été parmi les plus équilibrés, trouve qu'il faut « naturellement les réserves de règle en matière de diagnostic rétrospectif historique » portant sur des faits passés<sup>29</sup>.

<sup>26</sup> Voir par exemple J. D. dans *Nouvelle Revue Théologique*, 104 (tome 94), 1972, p. 1116.

<sup>27</sup> *Art. cit.*, p. 390.

<sup>28</sup> Voir E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux. La nature et la grâce*, Paris, Ed. Fayard, 1973, p. 105 (Note sur la psychanalyse).

<sup>29</sup> *Une maladie nerveuse dans l'enfance de Ste Thérèse de Lisieux*, dans *Carmel*, 1959, p. 83.

Après avoir présenté le livre, le renommé psychiatre français M. Eck écrit : « Bien que pratiquant la psychanalyse depuis plus de 25 ans, j'avoue être très réticent sur les conclusions de J. F. Six. La biographie psychanalytique est une entreprise pleine d'embûches. Qui dit psychanalyse dit interprétation, mais, dans l'analyse vécue, réactions transférentielles et résistances, vaincues ou non, maintiennent une certaine ligne de vérité. Ces contrepoids n'existent pas dans l'analyse littéraire où l'absolue neutralité est impossible : même le mieux analysé risque d'être entraîné par ses propres tendances »<sup>30</sup>.

Nous ne contestons pas que l'analyse de Six puisse contenir des vérités partielles, comme nous le verrons plus loin, mais le manque de nuances et les absolutisations radicales sont choses qui vous heurtent.

2. Ce n'est pas un art facile de lire et de comprendre un texte dans son contexte. Six le rappelle (p. 12), mais il semble bien tomber lui-même dans le défaut qu'il reproche aux autres : « On veut trop prouver parce qu'on veut être absolument certain » (p. 12).

A côté de l'exigence élémentaire d'une étude intégrale du texte, il y a la nécessité de le replacer, avec ses formulations, dans une perspective historique plus large. D. Stein fait remarquer que « les relations de cette mère (Zélie) avec ses (quatre) enfants morts en bas-âge ne peuvent guère être étudiées en dehors du contexte socio-culturel dans lequel elles se développent », et elle renvoie expressément au fléau de la très haute mortalité infantile de l'époque, ainsi qu'aux réactions religieuses de sa propre aïeule lors de la mort de son plus jeune enfant<sup>31</sup>.

Zélie Guérin était tributaire de son temps dans son langage et ses façons de voir. Dans la France chrétienne d'alors, il y avait dans l'atmosphère un regard sur la vie d'un dolorisme assez prononcé et une approche de Dieu jansénisante, avec insistance sur la crainte du Juge sévère (ce qui n'était pas très marqué chez Zélie) et un certain fatalisme devant la souffrance, regardée souvent comme une juste « punition » du Seigneur pour nos fautes (ce qui se présente en effet avec plus de force dans les lettres de Zélie). Ajoutez à cela la « Weltschmerz », le « mal du siècle » du romantisme tardif encore très répandu à l'époque et qui s'exprimait dans une sorte de fuite éthérée loin des grossières réalités de la terre<sup>32</sup>.

<sup>30</sup> « *Névrose et sainteté* », dans *La nouvelle presse médicale*, 23 déc. 1972, 1, n. 46, p. 3152.

<sup>31</sup> *Art. cit.*, pp. 384-385.

<sup>32</sup> Six donne un excellent petit échantillon de cette spiritualité fataliste et de fuite du monde qui aurait été « inculquée » à Zélie. Il est moins heureux en

Ceci ne veut pas encore dire que l'on *vit* selon la spiritualité en vogue et ses expressions. En dépit de leurs interférences, paroles et actes demeurent réalités distinctes. Un fanfaron peut être timide quand il s'agit de passer à l'action, un homme au langage pieux peut avoir un comportement non-évangélique vis-à-vis du prochain. En termes de spiritualité actuelle: l'appel répété à la fraternité humaine ou à l'Esprit Saint n'est pas une preuve que ces valeurs sont plus présentes dans la vie vécue. Le fait de moins parler de la mort, de la faute, de la tentation, ne signifie pas que ces choses ne jouent aucun rôle chez l'homme moderne.

En dépit de la résonance fataliste de certaines de ses paroles, Zélie est réellement « engagée » dans sa vie. Ses lettres témoignent de la joie qu'elle trouve dans son foyer — elle s'attarde en longs récits, pleins de la joie de vivre, au sujet de ses enfants. Elle se préoccupe de leur préparer un bel avenir, y compris dans le domaine matériel. Elle travaille dur à son commerce<sup>33</sup>. Trop dur, dit Six, c'est une « frénésie » (p. 31). Mais Zélie se trouve dans une impasse: depuis que l'affaire d'horlogerie a été cédée, c'est elle qui est compétente et qui est responsable des revenus dans un foyer assez peuplé; dans le commerce, en outre, il faut « tourner », si on ne veut pas être éliminé. Son grand souci financier est d'assurer l'avenir de ses cinq filles et leur dot (par exemple lettres du 14 avril 1868 et du 6 février 1876).

Cependant le travail de Zélie — elle dessinait surtout des patrons pour dentelle et entretenait les contacts avec les employés qui venaient prendre ou rapporter du travail —, ce travail n'était pas de telle sorte qu'il ne lui laissât aucune place pour ses enfants. Beaucoup de textes de ses lettres et du livre de Six montrent combien elle s'occupe de ses enfants. Zélie aura vécu à peu près la situation de beaucoup de mamans, de celles de l'époque certainement, qui travaillaient dur à la maison et qui à travers tout avaient l'œil sur leurs enfants.

Regardons de nouveau la lettre du 4 mars 1877 (six mois avant la mort de Zélie), celle où il est question des « enfants-pour-le-ciel », et voyons-la dans son contexte psychologique (auquel Six prête peu d'attention). Celle qui écrit cette lettre a subi toute une série de malheurs considérables. Il y a douze ans, elle s'est découvert une

---

choisissant pour cela un livre postérieur de quinze ans à la mort de Mme Martin (pp. 15-16).

<sup>33</sup> Voir, entre autres, J. FERNET, *Une maîtresse de maison avisée*, dans *Annales de Sainte Thérèse de Listieux*, juin 1973, pp. 22-24.

glande au sein qui lui cause des souffrances, la rend inquiète et la fait penser dès lors à une éventuelle opération (lettre du 23 avril 1865); le mal va la conduire petit à petit à la mort. Deux mois plus tard, meurt son beau-père. Zélie écrit: « Je te l'avoue, la mort m'épouvante. Je viens de voir mon beau-père, il a les bras si raides et le visage si froid! Et dire que je verrai les miens comme cela ou qu'ils m'y verront!... » (lettre du 27 juin 1865). En 1867 meurt son premier petit garçon. E. Renault écrit: « Si déjà un événement de cette sorte, un seul, suffit à marquer profondément toute mère, que dire de quatre chocs répétés de même nature? N'est-ce pas suffisant pour expliquer la crainte de la mort, qui surgit chez Mme Martin dès que l'un de ses enfants tombe gravement malade? »<sup>34</sup>. L'année suivante, en 1868, meurt son deuxième petit garçon. Quinze jours plus tard son propre père... Deux ans plus tard, en 1870, meurent deux autres de ses enfants... Entre-temps le cancer avance, avec ses menaces. A la mi-décembre 1876, Zélie apprend sans détours de la bouche du médecin qu'elle a en réalité une tumeur cancéreuse, et que ni médication, ni opération ne serviront à rien... Deux mois plus tard, meurt sa soeur religieuse qu'elle aimait beaucoup: « Je l'aimais tant, cette pauvre soeur chérie! Je ne pouvais me passer d'elle », écrit-elle dans notre lettre du 4 mars 1877.

Maintenant nous connaissons le contexte de cette fameuse lettre: une maman qui sait qu'elle ne peut plus attendre grand'chose de la vie, qui souffre beaucoup physiquement, qui laisse un mari et cinq enfants entre seize et quatre ans... Le fait que Zélie parle plus souvent de la mort et de l'au-delà ne pourrait-il pas aussi être un indice de son inquiétude, son angoisse et sa révolte devant la mort? Malgré sa grande foi en l'existence du ciel, le passage par la souffrance et la mort ne l'attirent pas. « Je te l'avoue, la mort m'épouvante »...

Elle parcourt toute la longueur de l'axe qui sépare les deux pôles: mourir et vivre, terre et ciel, abandon et espoir de guérison (c'est pour cela qu'elle ira encore en pèlerinage à Lourdes). Le 20 février 1877, elle écrit: « Le bon Dieu me fait la grâce de ne point m'effrayer; je suis très tranquille, je me trouve presque heureuse, je ne changerais pas mon sort pour n'importe lequel. Si le bon Dieu veut me guérir, je serais très contente, car, *dans le fond, je désire vivre* (c'est nous qui soulignons); il m'en coûte de quitter mon mari et mes enfants. Mais d'autre part, (le pôle de l'abandon) je me dis: « Si je ne guéris pas, c'est qu'il sera peut-être (remarquez l'in-

---

<sup>34</sup> Art. cit., p. 360.

terrogation, la foi, l'espérance, dans ce « peut-être ») plus utile que je m'en aille... ». Elle continue toutefois de travailler. Le 22 mars : « J'ai confiance en Dieu, je Lui demande maintenant la grâce de me laisser vivre ».

Les malheurs passés et la longue menace du cancer ont depuis longtemps familiarisé Zélie avec la pensée de la mort, elle a appris à vivre avec elle et à en tenir compte. En femme profondément chrétienne, elle n'a d'ailleurs pas peur de paraître devant le Seigneur : « Je n'ai rien à me reprocher, le bon Dieu voit bien que j'ai fait du mieux que j'ai pu... J'avais de l'ouvrage pour quatre, qui n'auraient pas encore perdu leur temps. J'ai mené rude vie, cela me coûterait bien de la recommencer, je crois que le courage me manquerait. Et juste alors que je pourrais enfin respirer, je vois le signal du départ, comme si on me disait : « Tu en as fait assez, viens te reposer ». Mais non, je n'en ai pas fait assez, ces enfants-là ne sont pas élevés. Ah! sans cela la mort ne me ferait pas peur » (lettre du 7 juin 1877). Elle meurt le 28 août.

Ne l'oublions pas : l'acceptation de la croix et de la mort joue un rôle permanent dans la vision chrétienne de la vie; quand on parle de cette nécessité, il ne faut pas y voir immédiatement dolorisme et morbidité. Jésus n'a-t-il pas parlé de la croix qu'il faut prendre pour pouvoir être son disciple? N'a-t-il pas affirmé (et encore le soir de Pâques!) qu'il « fallait » que le Messie passe par la souffrance et la mort pour arriver à la gloire (Lc. 24, 26)? L'écho de Jésus résonne à travers toute la tradition chrétienne : la souffrance peut être acceptée comme un terreau pour un plus grand amour. « Considérez que c'est pour vous la joie parfaite d'être exposés à des épreuves de toutes sortes, car vous savez que la mise à l'épreuve de notre foi produit la persévérance » (Jc. 1, 2-3). « Dans la mesure où vous avez part aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin que lors de la révélation de sa gloire vous soyez aussi dans la joie et l'allégresse » (1 P. 4, 13).

En parcourant les écrits des mystiques on trouverait même chez beaucoup d'entre eux des témoignages qui orientent vers l'idée que Dieu leur fait une « grâce », une sorte de traitement de faveur, lorsque la souffrance fond sur eux — et c'est une chose que nous, commun des mortels, avons peine à comprendre... St Jean de la Croix : « Il faut que ceux à qui Dieu fait une si singulière grâce de les tenter plus avant à l'intérieur, pour les privilégier en grâces et mérites, aient fait au préalable beaucoup de services à Dieu et pour l'amour de Lui aient enduré avec beaucoup de patience et de constance et qu'en leur vie et leurs actions ils aient été fort agréa-

bles à Dieu »<sup>35</sup>. Lorsqu'en 1640 l'église et le couvent des Jésuites de Québec furent anéantis par les flammes, Marie de l'Incarnation écrit le plus tranquillement du monde : « Comme c'est le propre de la conduite amoureuse de notre bon Dieu d'éprouver ses enfants et ses meilleurs amis, il a permis que leur maison et leur église de Québec aient été entièrement brûlés avec tous leurs meubles... »<sup>36</sup>.

Sur ce « privilège » de la souffrance, nous pourrions réunir une petite anthologie dans les textes de Thérèse de Lisieux. Retenons seulement un témoignage tiré de la première lettre après le coup terrible de l'entrée du papa à l'hôpital psychiatrique de Caen : « Loin de me plaindre à Jésus de la croix qu'il nous envoie, je ne puis comprendre l'amour infini qui l'a porté à nous traiter ainsi... Il faut que notre Père chéri soit bien aimé de Jésus pour avoir ainsi à souffrir, mais ne trouves-tu pas que le malheur qui le frappe est tout a fait le complément de sa belle vie?... Je sens que je te dis de vraies folies, mais n'importe je pense encore beaucoup d'autres choses sur l'amour de Jésus qui sont peut-être beaucoup plus fortes que ce que je te dis... Quel bonheur d'être humiliée, c'est la seule voie qui fait les saints!... Pouvons-nous douter maintenant de la volonté de Jésus sur nos âmes?... La vie n'est qu'un rêve, bientôt nous nous réveillerons, et quelle joie... plus nos souffrances sont grandes, plus notre gloire sera infinie... Oh ne perdons pas l'épreuve que Jésus nous envoie, c'est une mine d'or à exploiter » (28 févr. 1889)<sup>37</sup>.

3. Sur *La véritable enfance de Thérèse de Lisieux* plane encore un autre grand mystère. Les textes de Zélie sur la souffrance, la mort et le ciel sont invariablement interprétés par Six dans la ligne de la « pulsion de mort », tandis que les textes de Thérèse sont lus dans la perspective de « la vie ». Nous aurions bien aimé être éclairés sur le pourquoi de ces deux interprétations.

C'est très souvent que Thérèse dans ses écrits parle de la mort et du ciel, spécialement à l'époque de ses 16 à 18 et 22 à 24 ans. Au plan de l'*expression*<sup>38</sup> la terre est pour elle, de façon plus intense que pour Zélie, le pôle opposé au ciel. A peu près au paroxysme de la souffrance que lui cause le destin de son père, elle écrit à sa soeur

<sup>35</sup> *Vive Flamme d'amour*, strophe 2, vers 5 (n. 28) éd. du Père Lucien-Marie de St Joseph, Desclée De Brouwer, 1959, p. 1009.

<sup>36</sup> Voir G. M. OURY, *Marie de l'Incarnation* (Mémoires de la société archéologique de Touraine, 59), Tours, 1973, t. 2, p. 437.

<sup>37</sup> S. THERESE DE L'ENFANT-JESUS, *Correspondance Général*, Paris, les éd. du Cerf et Desclée de Brouwer, tome I, 1972, pp. 459-460.

<sup>38</sup> Voir à ce sujet notre étude *Dynamique de la confiance*, pp. 137-138.

Céline: « Que nous font, à nous... les choses de cette terre... serait-ce notre patrie que ce *limon* si peu digne d'une âme immortelle...? »<sup>39</sup>.

A la fin de sa vie, elle parle de la mort comme d'une fête, elle ne saurait venir assez vite, elle fait des plaisanteries plutôt macabres sur son enterrement<sup>40</sup>. Elle écrit qu'elle a longtemps désiré la souffrance et la mort (« le rivage du ciel ») et les aime toutes les deux (ms. A, 83 r.). Les choses ne pouvaient aller assez vite à son gré: « Jamais je n'ai demandé au bon Dieu de mourir jeune, il est vrai que j'ai toujours espéré que c'est là sa volonté » (ms. C, 8 v.). Et pourtant Thérèse est pour Six, apparemment sans contre-expertise, le représentant de la vie (ce que nous croyons d'ailleurs nous aussi), et Zélie celui de la mort. Ceci n'indique-t-il pas que l'auteur dans sa lecture des textes est conduit par l'idée a priori et forcée d'une opposition entre les deux partenaires?

4. Plusieurs psychanalystes ont exprimé leur jugement de professionnels sur la lecture que Six a faite des textes de Zélie dans le sens d'une « pulsion de mort ». D. Stein fait remarquer d'abord que l'auteur n'emploie pas le terme dans son sens technique, qui désigne les forces inconscientes destructrices<sup>41</sup>. (On sait d'ailleurs qu'il y a beaucoup de tendances diverses en psychanalyse).

« Pulsion de mort » est « un concept freudien difficile à manier », écrit un autre psychanalyste, D. Duliscouet, et « cette hypothèse mériterait au moins d'être confrontée à une autre interprétation où la vie, et non plus la mort serait la requête constante de Mme Martin. (...) Bien sûr, l'accès à cette vie *idéale* suppose le passage par la mort biologique, mais celle-ci ne se pose pas comme terme ou comme objet de son désir »<sup>42</sup>.

Et enfin M. Eck: « Même en admettant, ce que je ne puis faire, la réalité des instincts de mort, expliqueraient-ils à eux seuls la psychologie de la mère de Thérèse? Je ne le crois pas. Je ne veux faire appel qu'aux textes cités par l'abbé Six. Zélie a certainement contribué à créer autour de ses enfants un climat doloriste (« ce qui est très différent, précise-t-il plus loin, de ce que revêtent les mots de masochisme et de jansénisme qui fleurissent dans le texte de J. F. Six »)<sup>43</sup>. « Mais qu'on reprenne ses propos et son comporte-

<sup>39</sup> *Correspondance Générale*, tome I, p. 453.

<sup>40</sup> Voir THÉRÈSE DE LISIEUX, *J'entre dans la vie. Derniers Entretiens*, Paris, éd. du Cerf et Desclée De Brouwer, 1973, pp. 224-225.

<sup>41</sup> *Art. cit.*, p. 384.

<sup>42</sup> *Thérèse de Lisieux. Point de vue de la psychanalyse*, dans *Le Supplément* (de la Vie Spirituelle), 1972, n. 102, p. 371.

<sup>43</sup> *Art. cit.*, p. 3151.

ment, il y a chez elle une acceptation de la mort comme accession à la vraie Vie, mais non un appel de la mort. Indiscutablement elle aboutit à créer un climat morbide névrogène<sup>44</sup>, mais seule une foi freudienne débordant la Foi tout court peut la faire considérer comme possédée d'instinct de mort »<sup>45</sup>.

### *Rose, la nourrice de Thérèse*

A la naissance de Thérèse (2 janvier 1873), Mme Martin a déjà 41 ans. C'est son neuvième enfant, le cinquième en vie. Le bébé est très bienvenu. « Moi, j'aime les enfants à la folie, j'étais née pour en avoir », écrit la maman quelques semaines auparavant (lettre du 15 déc. 1872). Dans l'idée que l'alimentation au sein est insuffisante, elle donne aussi le biberon à l'enfant au bout de dix jours. Dès lors l'enfant refuse le sein. Peu après, la petite Thérèse tombe malade. Le docteur conseille de façon pressante de reprendre l'alimentation au sein, et Zélie s'adresse à une nourrice de 37 ans, la « petite Rose », une saine paysanne. Succès! « Mais ma pauvre petite est partie, écrit Zélie (lettre de mars 1873). C'est bien triste d'avoir élevé une enfant pendant deux mois et d'être obligée de la confier ensuite à des mains étrangères. Ce qui me console, c'est de savoir que le bon Dieu le veut ainsi, puisque j'ai fait tout ce que j'ai pu ». La petite Thérèse s'attache à Rose. Elle reste treize mois chez la nourrice. De temps en temps elle revient à Alençon, Mme Martin aussi va souvent la voir.

Réflexion de Six: « Il est extraordinaire de voir à quel degré Zélie Martin remuait en elle des idées de mort, combien elle avait peu d'espoir en la vie. Et cet état d'esprit tourné vers la mort, Thérèse, si petite soit-elle, le pressent, en a une horreur inconsciente, veut de toutes ses forces le rejeter. On comprend qu'elle ne veut pas des bras de sa mère<sup>46</sup> mais des seuls bras de Rose, en qui elle trouve sécurité et santé. Cette première expérience de Thérèse est capitale: l'année passée auprès de Rose l'a fortifiée à jamais; Rose, pour elle, c'est la vie (*C'est justement ce qu'il faudrait prouver!*). Et

---

<sup>44</sup> M. Eck dit qu'il se réfère uniquement aux textes cités par Six. On se demande si après une lecture *complète* de la *Correspondance Familiale* il maintiendrait encore ce jugement. « Ambiance névrogène, précise-t-il encore, veut-elle dire que le sujet qui la subit soit névrosé à tous coups »?

<sup>45</sup> *Art. cit.*, p. 3151.

<sup>46</sup> Six écrit: Thérèse « refuse les bras maternels ». Comme le montre A. DEROO (*op. cit.*, p. 124), ceci n'est pas exact; ce qui se passe, c'est que l'enfant se met à pleurer lorsque la nourrice qui pour le moment lui est plus familière, quitte la maison.

nous retrouverons sans cesse dans son itinéraire des signifiants qui tournent autour des fleurs et particulièrement de la rose, avec, au terme, le désir, chez Thérèse, de faire tomber sur terre, sur cette terre que l'on présente dans la famille comme une vallée de larmes et de mort, de faire tomber justement 'une pluie de roses' » (p. 95). Ceci est répété encore plus loin comme la chose la plus évidente: « Nous savons que la fleur est ce qui, chez Thérèse, signifie, depuis 'la petite Rose', le don de la vie » (p. 254).

En dépit de l'allure psychanalytique de cette pensée associative, en dépit du fait que ces associations *pourraient* en soi se vérifier aussi effectivement dans l'une ou l'autre expérience, dans le cas de Thérèse on peut poser beaucoup de questions.

Et d'abord: l'explication que donne Six au refus du sein maternel est-elle juste, ou ne faut-il pas parler plutôt d'une réaction *physique*, biologique, du nourrisson, réaction négative vis-à-vis du sein déjà atteint de cancer de Zélie, réaction positive vis-à-vis du sein plein de santé de la nourrice? Ensuite le lien entre Rose et l'amour de Thérèse pour les fleurs. L'enfant entendait-elle employer et employait-elle elle-même le nom de Rose? Ne disait-elle pas plutôt « maman » comme les autres enfants de Rose? Son amour des fleurs, ne l'aurait-elle pas hérité plutôt du tempérament de poète de son père ou encore ne serait-il pas tout simplement la réaction spontanée d'une âme sensible devant la beauté des fleurs? Thérèse n'aurait-elle pas aimé les fleurs et parlé de fleurs si sa nourrice s'était appelée Bernadette ou Anne-Marie? (On peut bien penser que si!). D'où vient que dans son autobiographie elle parle tout juste une fois de plus de la rose que de la pâquerette et même qu'elle parle une fois de plus du lys que de la rose? Et surtout comment expliquer que, dans le prologue si chargé de symboles du manuscrit A, elle veut se placer *non pas* parmi les roses, mais parmi les petites pâquerettes? Dans son autobiographie, Thérèse mentionne encore quelquefois sa nourrice en passant (Ms. A, 6v, 7r et 9r), mais sans aucune note de résonance personnelle.

En ce qui concerne Mme Martin, les données historiques nous font opter pour l'opinion du Prof. Gayral: « On sait bien maintenant que de telles transplantations (le retour de Thérèse à la maison) peuvent avoir des conséquences graves chez le tout jeune enfant. Thérèse était très attachée à sa nourrice et il ne fait pas de doute qu'elle a dû, au moins pendant quelques jours, souffrir de la séparation. Mais il est aussi certain qu'elle s'est rapidement attachée à sa mère et que cet attachement est devenu vite extrêmement fort. Madame Martin avait un sentiment maternel très intuitif et le lien existant entre la mère et l'enfant a été particulièrement solide et

profondément enraciné. (La mère écrit le 25 juin 1874, deux mois après le retour de Thérèse): « Voilà le petit bébé qui vient me passer sa petite main sur la figure et m'embrasser. Cette pauvre petite ne veut point me quitter, elle est continuellement avec moi, elle aime beaucoup aller au jardin, mais si je n'y suis pas, elle ne veut pas y rester et pleure jusqu'à ce qu'on la ramène... Je suis bien contente de voir qu'elle a tant d'affection pour moi, mais c'est quelquefois gênant »!<sup>47</sup> Et dans une lettre du jour précédent: « Thérèse devient de plus en plus mignonne, mais ce n'est pas une petite charge, je vous assure, car elle est continuellement autour de moi et il m'est difficile de travailler. Aussi pour remplacer le temps perdu, je continue ma dentelle jusqu'à dix heures le soir et me lève à cinq heures. Il faut encore que je me lève une ou deux fois pour la petite, pendant la nuit. Enfin, plus j'ai de mal et mieux je me porte ».

Là où Six affirme que Zélie « manque d'amour envers ses enfants » et « ne peut leur donner une affection simple, débordante de vie » (p. 34), ou encore « préfère son travail plutôt que de s'occuper de ses enfants », « heureuse quand ils sont élevés par d'autres » (p. 35) — et en même temps pourtant « n'aime pas le travail » (p. 43)! —, nous voyons que Zélie consacre beaucoup de temps à ses enfants<sup>48</sup>, leur donne beaucoup de signes d'amour maternel<sup>49</sup> et nous assure que « c'est un travail si doux de s'occuper de ses petits enfants » (lettre du 14 avril 1868)! Six donne six pages (pp. 86-91) de témoignages sur les « réactions de vie » de la petite Thérèse, mais il oublie qu'il les puise à peu près tous dans les lettres de Zélie laquelle se montre tout amusée des tours de son enfant. Il est assez désagréable de le voir repartir en conclusion sur le milieu « morbide » où vit Thérèse et où elle manifeste une « volonté de survie ».

Lorsque Zélie raconte que la petite Thérèse comme « un lutin sans pareil » vient la caresser (!) et lui souhaiter de mourir pour que maman « puisse aller au Ciel » (de nouveau le Ciel comme terme) (lettre du 5 décembre 1875), et qu'elle voit en tout cela un « excès d'amour », un signe de très grand amour, Six y trouve une aubaine: voilà qui lui permettra d'attribuer à l'enfant une haine secrète de sa mère; il introduit désormais chez l'enfant des sentiments de culpabilité et il explique ces marques de grande affection de sa part comme un effort pour diminuer sa culpabilité (pp. 182-183). L'enfant veut-elle réparer quelque petit malheur, désobéissance,

<sup>47</sup> *Art. cit.*, p. 89.

<sup>48</sup> Voir E. RENAULT, *art. cit.*, p. 363.

<sup>49</sup> Voir A. DEROO, *op. cit.*, pp. 86-90.

vivacité, parce que, selon Zélie, elle a « un coeur d'or », qu'elle est « bien caressante et bien franche », qu'elle « a peur d'avoir fait de la peine » à quelqu'un (p. 100), Six, lui, cent ans après le témoin oculaire, voit la racine de ces réactions dans une « réelle culpabilité qui vient de l'ambivalence où elle se trouve: elle veut vivre et pour cela doit écarter d'elle les instruments de mort — sa mère entre autres » (p. 103). Mais si toute cette affection provient de « l'horreur inconsciente que lui procure sa propre mère et du désir qu'elle a de lui échapper » (pp. 182-183), cela ne devrait-il pas jouer plutôt dans le sens d'une inhibition et la paralyser au lieu de la rendre joyeuse et expansive? Ainsi peut-on toujours à partir de l'inconscient proposer de nouvelles clefs d'interprétation qui entrent en conflit avec les critères d'interprétation les plus obviés.

Le goût de vivre dont témoigne la petite Thérèse avant la mort de sa mère et sa spontanéité montrent que, si elle s'est ainsi attachée à sa mère, c'est bien parce qu'elle trouvait en elle une proximité tonifiante. C'est justement parce que cette sécurité maternelle disparaît avec le décès de la maman, que ce départ produit chez l'enfant un traumatisme, une frustration de son grand besoin affectif, traumatisme que sa soeur Pauline, comme « seconde maman », pourra atténuer pendant quelque temps, mais qui, lorsque Pauline à son tour disparaît de par son entrée au couvent, éclate au dehors sous forme de maladie, excessive sensibilité, scrupules, angoisse devant l'existence. Jusqu'à ce que l'emporte à nouveau la force de vie après la « grâce de Noël ».

Comment Thérèse elle-même verra-t-elle ses premières années d'enfance quand elle aura atteint sa pleine maturité? A ses yeux, ses parents étaient « sans égaux » (Ms. A, 4r), sa mère était « incomparable » (4v), ses « premiers souvenirs sont empreints des sourires et des caresses les plus tendres » (4v). « Les années ensoleillées de ma petite enfance ont laissé en mon âme une douce empreinte » (1v). « Tout me souriait sur la terre: je trouvais des fleurs sous chacun de mes pas » (12r).

L'auteur a été visiblement aux prises lui aussi avec ces données apportées par la sainte elle-même. Il écrit: « Quand Thérèse arrive à la maison, après plus d'un an d'absence, elle est plus qu'attendue: sa mère désire de toutes ses forces la retrouver, l'avoir enfin à elle, la cajoler » (p. 95). Zélie a-t-elle alors changé de cap? Evidemment pas, car la petite fille demeure toujours dans une « atmosphère de mort »: « dans cet ensemble il est sans cesse question de mort et d'au-delà » (p. 109), et voilà la petite Thérèse « plongée dans des histoires indéfinies d'agonies et de morts » (p. 112). Les arguments de Six? Les lettres de Zélie à Pauline: parmi les faits divers qu'elle

raconte, il y a aussi à l'époque de la mort de la soeur de Zélie des mentions de divers décès. (On peut se demander toutefois *si et comment* la petite Thérèse entendait parler de cela). « Tout au long de ses lettres à Pauline, de semblables récits » (p. 110). A. Deroo a voulu en avoir le coeur net et a fait le compte: sur les 47 lettres adressées à Pauline, il y en a 5 où il est parlé de mort...<sup>50</sup>.

Le morceau de choix toutefois nous sera offert à propos de la lettre de Zélie à Pauline au sujet du prédicateur de Carême: le cher homme ne plaît pas, « il dit les choses si crûment qu'il en choque beaucoup et il a l'air sévère. Il a fait un sermon aux Mères chrétiennes, dans la chapelle des clarisses, lundi dernier. Je me faisais presque un plaisir d'y aller pour entendre les mauvais compliments qu'il nous servirait ». A notre sentiment tout un chacun sentira forcément l'humour de la dernière phrase. Six: « goût un peu morbide pour les remontrances » (p. 111).

A l'époque de ses quatre ans, Thérèse souffre pendant quelque temps d'une « oppression pas naturelle ». Zélie raconte: « Aussitôt qu'elle marche un peu vite, on entend comme un sifflement étrange dans sa poitrine. (...) Mon Dieu, si je perdais cette enfant, que j'aurais de chagrin! Et mon mari l'adore »! Diagnostic de Six: asthme. « Or on sait que l'asthme a souvent une origine psychique » (pp. 120-121; plus loin, cela devient une certitude, voir p. 199). Historiquement pourtant, il n'a jamais été question d'asthme pour Thérèse<sup>51</sup>.

Pour en revenir encore un instant à la nourrice, voici une constatation curieuse. *Mme Martin*, « sein de mort » (p. 182), a pu allaiter elle-même ses trois premiers enfants, ils atteignirent respectivement 80, 90 et 78 ans. *Rose*, « sein de vie » a nourri elle aussi trois des enfants Martin<sup>52</sup>: deux d'entre eux sont morts pendant la période d'allaitement (à cinq et huit mois), seule Thérèse est parvenue à 24 ans.

### *La mort de la mère de Thérèse*

Il y a un passage dans le livre où nous avons été vraiment désorienté. C'est lorsque Six cite intégralement la lettre du 17 décembre 1876, parce que *Mme Martin* « s'y révèle telle qu'elle est ».

<sup>50</sup> *Op. cit.*, p. 95.

<sup>51</sup> Voir *Thérèse, enfant asthmatique?* dans *Vie Thérésienne*, 12, 1972, pp. 147-149.

<sup>52</sup> Et non pas quatre, comme le dit A. DEROO, *op. cit.*, p. 123. Voir à ce sujet A. DECLAIS, *Petite Thérèse et petite Rose*, dans *Les Annales de Sainte Thérèse de Lisieux*, juin 1973, p. 27.

Dans la ligne de ce qui précède, on s'attendrait à un texte « morbide », plein de « goût de mort ». En fait, Zélie s'y montre femme forte, mère attentive qui regarde lucidement son foyer, chrétienne qui tout à la fois a un regard d'abandon vers Dieu et attaque calmement les problèmes.

Il faut lire la lettre en entier (Six, pp. 115-118). Zélie vient d'aller chez le docteur. Elle écrit: « Le coeur me bat en pensant à la peine que je vais vous faire, j'ai hésité un instant à vous dire toute la vérité, mais je sens qu'il le faut, j'ai besoin de vos conseils ». Le docteur lui a dit sans détour qu'elle avait une « tumeur fibreuse » et qu'il n'y avait plus de remède, il n'y a plus une chance sur cent... Grand chagrin lorsque la maman apprend cette mauvaise nouvelle à la maison: « Mais je leur ai cité tant de personnes qui avaient été dix et quinze ans comme cela et je paraissais si peu inquiète, faisant mon affaire aussi gaiement que d'habitude, peut-être davantage, que j'ai un peu calmé mon monde. Je suis cependant bien loin de m'illusionner, et j'ai peine à m'endormir, le soir, quand je pense à l'avenir. Toutefois, je me résigne le mieux possible, mais j'étais loin de m'attendre à une pareille épreuve. Ma soeur est bien heureuse de mourir, elle ne saura rien de ces tristesses-là, je ne veux pas empoisonner ses derniers jours ». Plus loin elle parle de ses enfants: elles ont encore leur père, elles ont leur oncle et tante, financièrement l'avenir est assuré, Marie et Pauline sont déjà grandes, Céline et la petite Thérèse sont très bonnes, seule Léonie donne du souci.

La volonté de Dieu est soulignée deux fois, nous pouvons y lire en même temps un réel abandon et une résignation quelque peu passive: « Je voudrais bien que cela ne vous tourmente pas trop et que vous vous résigniez à la volonté de Dieu; s'il me trouvait bien utile sur la terre, certainement il ne permettrait pas que j'aie cette maladie ». « Quoi qu'il en soit, profitons du bon temps qui nous reste et ne nous tourmentons pas; d'ailleurs, il n'en sera toujours que ce que le bon Dieu voudra ». La lettre finit courageusement: « Je désirerais, pour l'instant, aller passer un jour chez vous, vous verriez que j'ai bonne mine, bon appétit et que je suis bien gaie; c'est vrai que je ne me fais pas de chagrin ».

Une semaine plus tard elle consulte un autre médecin à Lisieux. Elle écrit à son mari: « (Le docteur) a l'air de dire que je puis aller très longtemps comme cela. Ainsi, remettons-nous entre les mains du bon Dieu, il sait bien mieux que nous ce qu'il nous faut: 'C'est lui qui fait la plaie et qui la bande'. J'irai à Lourdes, au premier pèlerinage, et j'espère que la Sainte Vierge me guérira, si cela est nécessaire. En attendant, tranquillisons-nous » (lettre du 24 décembre 1876).

Le 28 août 1877, Zélie meurt. Dans une de ses dernières lettres<sup>53</sup> nous lisons : « Si la Sainte Vierge ne me guérit pas, c'est que mon temps est fait et que le bon Dieu veut que je me repose ailleurs que sur la terre... ». Pour la petite Thérèse, la mort de sa mère est une blessure, une profonde blessure. Plus tard elle dira : « Mon heureux caractère changea complètement, moi si vive, si expansive, je devins timide et douce, sensible à l'excès » (ms. A, 13r). Mais nous voulons répéter avec insistance qu'à notre avis ce n'est pas la personnalité prétendument morbide de Mme Martin qui provoqua ce traumatisme, mais bien *le fait brutal* de cette mort prématurée à un moment où la petite Thérèse avait encore un besoin si vital de la présence de sa mère.

Dans les chapitres suivants, Six décrit le calvaire de la petite fille et le combat qu'elle eut à mener pour surmonter cet état. Avec la mort de la maman, le centre de gravité du livre se trouve derrière nous. Dans la ligne du Prof. Gayral, qu'il cite de façon assez large, Six décrit la sensibilité excessive de l'enfant, la nouvelle blessure qu'elle subit lorsque sa « seconde maman », Pauline, part au Carmel, cette mystérieuse maladie de nature psychosomatique suivie de la guérison sous l'influence de la Sainte Vierge<sup>54</sup>, les scrupules de l'époque de ses douze à quatorze ans, sa guérison définitive par la « grâce de Noël ».

Personnellement, ce chapitre sur la grâce de Noël nous a semblé le meilleur de tout le livre. Les faits sont connus. Après la messe de minuit, Mr Martin ne montre aucune joie à l'occasion du rite enfantin du soulier dans la cheminée, le « miroir narcissique » se brise devant Thérèse, elle comprend les exigences de la réalité : elle n'est plus une enfant. Pour la première fois, elle réussit alors à dominer parfaitement son excessive sensibilité. C'est un point de rupture pour sa névrose, une nouvelle phase de vie commence, son âme a parfaitement retrouvé la santé.

### *Thérèse et Pranzini l'assassin*

Avec l'avant-dernier chapitre « La jeune fille et le criminel », nous touchons une nouvelle fois le fond. Six raconte l'histoire de Pranzini, auteur d'un triple assassinat, pour la conversion duquel Thérèse a ardemment prié, et qui d'une manière absolument inattendue baise le crucifix sur l'échafaud (ms. A, 45v-46r).

<sup>53</sup> Voir *Vie thérésienne*, 14, 1974, p. 233.

<sup>54</sup> A la suite de GAYRAL, *art. cit.*, pp. 94 et 96, Six a des pages bien nuancées sur le caractère surnaturel de la guérison de Thérèse (pp. 215-216).

C'est ce que Thérèse put lire dans le journal *La Croix* que pour la circonstance elle regardait attentivement. Or Six reproduit les comptes rendus de *La Croix* sur l'enquête concernant le meurtre depuis le 20 mars (passionnant pour qui aime ce genre de choses!). A vrai dire, on ne saisit pas bien à quoi peuvent servir ces longs comptes rendus depuis le mois de mars, alors que Thérèse elle-même nous suggère une autre chronologie<sup>55</sup>: « J'entendis parler d'un grand criminel qui venait d'être condamné à mort pour des crimes horribles » (nous sommes donc déjà au moins après le 13 juillet, date de la condamnation. — Six commence sa citation juste après cette petite phrase). Oui, « tout portait à croire qu'il mourrait dans l'impénitence » (manifestement nous sommes donc même près de l'exécution du 31 août). Nous nous étonnons que Six prenne dix pages pour citer *La Croix*, ce qui donne l'impression du document historique sérieux, mais tout cela appuyé sur une phrase de Thérèse qu'il a tronquée, comme si Thérèse aurait trouvé goût à cet étalage. On croirait qu'elle a été suspendue à la lecture de *La Croix* pendant cinq mois.

Thérèse veut sauver Pranzini. Elle prie et fait des sacrifices pour lui. Elle demande à la miséricorde infinie de Dieu un petit signe de repentir. Six: « Il y a manifestement chez Thérèse un transfert qui s'est opéré sur Pranzini: toute cette histoire, avec le signe de miséricorde demandé à Dieu pour le criminel n'est rien d'autre qu'une projection de sa propre culpabilité. (...) Le procès de Pranzini, c'est Thérèse aussi devant le tribunal, Thérèse qui, elle, s'accusait pour être pardonnée tandis que Pranzini, lui, persiste à nier » (p. 245). Un peu plus loin pourtant il s'agit de la culpabilité « d'antan ».

Cette affirmation nous semble totalement gratuite. Depuis le dernier Noël (1886), Thérèse est délivrée de son hypersensibilité (comme elle l'était déjà auparavant de ses scrupules); maintenant elle peut être ouverte pour l'amour de l'autre (de l'Autre). Un dimanche de juillet ou d'août, elle est profondément saisie par l'image du Crucifié et du sang qui coule de ses plaies, apparemment inutile et perdu. Le cri de Jésus sur la croix retentit continuellement dans son coeur: « J'ai soif ». Ainsi croît en son âme un grand zèle pour prier pour la conversion des pécheurs. Le premier pour lequel elle prie ainsi est Pranzini, « mon premier enfant », écrit-elle huit ans plus tard dans le récit qu'elle en fait (ms. A, 46v). Ainsi Thérèse se

---

<sup>55</sup> Cf. notre étude *Dynamique de la confiance*, pp. 113-115, également G. GAUCHER, *Thérèse Martin et l'affaire Pranzini*, dans *Vie Thérésienne*, 12, 1972, pp. 274-285.

trouve devant Pranzini bien plutôt dans le rôle d'une maternité spirituelle, dimension qui est en train de se développer en elle en ces mois où la jeune fille devient femme. C'est pourquoi, un « transfert » sur Pranzini et une identification avec lui ne nous semble pas du tout probable.

Six se met maintenant à mêler la croix de Thérèse à toutes les scènes sanglantes de l'affaire Pranzini: la chaîne en or avec sa croix de diamant, dans la gorge ouverte d'une des victimes, la blessure que Pranzini se fait à la main pendant le meurtre, et le fait — qui pourtant n'est raconté nulle part dans le texte de *La Croix...*<sup>56</sup> — que certains après l'exécution trempèrent mouchoirs ou casquettes dans la boue rougie de sang. Même si Thérèse avait connu plus ou moins quelque chose de ces détails, ce qui n'est absolument pas démontré, on reste frappé par le vague de la conclusion qui suit: « Le moins expérimenté des psychologues — et tout homme de bon sens — relèveront enfin combien la sexualité est intensément présente dans les récits qui se suivent de l'image du Christ crucifié et de l'histoire de Pranzini. On sait à quel point l'évocation du sang est liée à la sexualité et on a vu les scènes qui ont suivi l'exécution de Pranzini — scènes que Thérèse a d'ailleurs lues » (p. 250). (C'est un problème de savoir comment Six peut démontrer cette dernière incise).

M. Eck, qui n'est pourtant pas « le moins expérimenté des psychologues », écrit à ce sujet: « J. F. Six se risque à une analyse un peu orientée et donne une interprétation freudienne à base sexuelle. J'avoue ne pas très bien saisir le fondement de son explication. Sang versé par Pranzini, sang des plaies du Christ, et sang d'une puberté débutante: tout cela se confond dans une salade vermillon que je trouve déplaisante. Mais que dire puisque l'auteur nous prévient que 'tout homme de bon sens' ne peut penser autrement! » Un peu plus loin, Eck pousse un soupir: « Que de seins et que de sang! »<sup>57</sup>.

Comme il doit être difficile de reconnaître par voie psychanalytique, dans des mots écrits et sans pouvoir interroger leur auteur, l'intensité matérielle de réalités promues au rang de symboles et de réalités doctrinale et théologiques, comme le 'Sang du Christ'!<sup>58</sup>. Ce

---

<sup>56</sup> Voir *Vie Thérésienne*, 12, 1972, pp. 285-286, où est reproduit le texte authentique du journal. On s'étonne que Six omette d'établir un lien entre l'image du crucifié et le nom du journal qu'elle lisait alors: *La Croix...*

<sup>57</sup> Art. cit., p. 3152. Remarquons également que D. Stein souscrit bien à la conclusion de Six et manifeste de l'admiration pour la « chaîne associative » de sa manière de travailler (voir à ce sujet, pp. 386-388). Cependant a-t-elle bien remarqué la manière subjective dont l'auteur emboîte des données historiques qui se présentent objectivement dans de tout autres conditions?

<sup>58</sup> Voir ce qu'écrit le Prof. J. H. van de Berg sur les multiples interpréta-

qui ne nous a pas empêché de souscrire pour des motifs purement psychologiques, dès avant que le livre de Six ne fût écrit<sup>59</sup>, à la conclusion de ce chapitre: « Thérèse Martin (à quinze ans) n'est plus une enfant. Elle est devenue femme, épouse et mère » (p. 251). Nous le dirions cependant avec une petite nuance: elle est pleinement en train de devenir femme, épouse et mère.

### Conclusion

1. Commençons par l'énumération des côtés positifs de *La véritable enfance de Thérèse de Lisieux*. Il contient, par exemple au sujet de Lisieux, des données intéressantes qui aiguissent notre faim. Il y a beaucoup de bonnes pages aussi sur la lutte psychique de Thérèse après la mort de sa mère jusqu'à la grâce de Noël. Volontairement ou involontairement, Six a vulgarisé dans son ouvrage beaucoup de données qui se trouvent dans la précieuse étude du Prof. Gayral.

Ce livre a mis en relief la valeur libératrice de Thérèse pour notre temps. Six « a vu quelque chose » et s'y est attaqué: son approche de la difficile croissance psychologique de Thérèse dans un milieu chargé n'est pas la première du genre, mais c'est elle qui a eu le plus d'écho. Sur ce point il a montré (une fois de plus, mais avec plus de force) que la jeune fille n'est pas née sainte. Résolument il jette un caillou dans la vitrine: peut-être a-t-il voulu avant tout, par l'absolu de certaines positions, provoquer un choc. Pour cela, en tout cas, il a réussi: jamais approche psychanalytique de l'enfance de Thérèse n'a été faite sur une échelle publicitaire aussi grande. Sur ce point il nous apporte « les prémices d'un renouveau », comme dit joliment E. Renault<sup>60</sup> même si le fruit n'est pas encore mûr.

2. Revenons encore un instant sur les lacunes de Mme Martin. Encore marquée par son passé, par les malheurs qui l'ont frappée au cours de sa vie conjugale et par les progrès du cancer, cette femme de valeur a vécu, senti, pensé et parlé, selon l'esprit de son temps, dans un climat mélangé de piété sincère, de joyeuse vie familiale au milieu de lourdes épreuves et de sombres perspectives parfaitement superflues. La terre, cette création de Dieu, Zélie

---

tions psychanalytiques possibles d'un symbole donné, dans *Wat is Psychotherapie?* (Qu'est-ce que la psychothérapie?), Nijkerk, 1970. Comme exemple typique, il prend... la rose.

<sup>59</sup> Voir *Dynamique de la confiance...*, p. 115.

<sup>60</sup> *Art. cit.*, p. 356.

et ses contemporains en parlaient souvent avec mépris. Dieu était regardé trop facilement comme celui qui inflige des châtements. Sa volonté se présentait comme une puissance fatale, et trop peu pour ce qu'elle est réellement; amour. (Un grand mérite de Zélie, c'est de nous avoir donné cette fille Thérèse en qui Dieu prononcerait un mot nouveau et si libérateur pour le temps de Zélie et le nôtre). Zélie s'est-elle cherchée elle-même dans son travail, comme nous sommes si nombreux à le faire? Liée aux conventions et aux méthodes de son temps, cette mère aimante, dans sa conscience du devoir et son souci de la piété, a mis à ses enfants une sorte de corset éducatif, destiné sans doute à les préserver du manque de volonté et d'idéal, mais qui pouvait aussi être involontairement oppressif. Tout le monde n'est pas une Thérèse qui avec l'aide de Dieu redevient tout à fait libre.

Le livre de Six pose la question de la valeur éducative contenue dans les méthodes que suivait Zélie dans la manière d'élever ses enfants (et que les femmes de son temps se transmettaient de l'une à l'autre). Nous posons aux éducateurs et aux catéchètes la question suivante: Quelles sont les valeurs positives que l'on peut reprendre dans l'exemple du foyer Martin (qui a tout de même contribué à former une sainte)? Là où Six fait ressortir surtout des côtés d'ombre, Gayral voit quelque chose de fondamentalement positif: « On peut noter que toute l'éducation de Thérèse était basée sur le désir de faire plaisir à son entourage, puis de faire plaisir au 'Petit Jésus', ce qui l'a menée très tôt à une attitude obliative d'oubli de soi »<sup>61</sup>. La sainte aurait-elle acquis elle-même de toutes pièces les qualités pédagogiques qu'elle manifesterait si clairement plus tard comme maîtresse des novices?

De nouveau: Six « a vu quelque chose », mais à notre avis il a cru voir trop de choses et a prononcé à ce propos des jugements trop absolus. Il nous fait penser à un médecin qui voit une plaie sur une jambe et ordonne sur-le-champ: amputation, jusqu'à la hanche! Après avoir relu au cours de cette étude une grande partie de la correspondance de Zélie, nous nous orientons quand même plus volontiers vers la vision de E. Renault: « Mme Martin n'était pas le personnage sinistre que Six s'acharne à nous dépeindre ». Renault attire alors l'attention sur les grandes qualités naturelles et spirituelles de la mère de Thérèse<sup>62</sup>. E. Rideau de son côté a repris l'enquête sur la prétendue « pulsion de mort » chez Zélie. Il conclut:

---

<sup>61</sup> *Art. cit.*, p. 90.

<sup>62</sup> *Art. cit.*, pp. 362-364.

« Les lettres qui nous restent de Zélie indiquent plutôt, dans l'ensemble, avec un surplus de vitalité, un grand amour de la vie; elle « raffole » des enfants, les reçoit avec bonheur et aime les siens avec passion »<sup>63</sup>.

Après les nuances que nous venons de mentionner, ne pouvons-nous pas risquer l'affirmation hardie que voici? Supposons qu'un écrivain avisé se mette à renverser les rôles, à interpréter les lettres de Zélie comme une libération par rapport à une jeunesse pénible, donc comme une victoire globale de la vie, et à lire au contraire les textes de Thérèse sur la mort et le ciel comme des expressions d'une angoisse vitale latente et d'un secret instinct de mort, on aurait bien du fil à retordre pour remettre les choses un peu en place.

3. En ce qui concerne le problème annoncé par le sous-titre de l'ouvrage: *Névrose et sainteté*, qu'est-ce qui ressort de l'exposé de Six? Nous dirions somme toute que le caractère fortement psychologisant du livre a laissé de côté une grande absente, à savoir l'influence de Dieu. On nous explique peu ou pas du tout — il faut le trouver soi-même dans certains textes de Thérèse — quel courant de grâce a passé à travers les canaux de la psychè.

L'auteur veut montrer que Thérèse n'est pas née sainte — en quoi il enfonce en fait une porte ouverte<sup>64</sup>, fût-ce en prenant les choses par un autre côté — et pour cela il souligne fortement les immaturités psychologiques de son enfance, mais ce faisant, il pose une opposition entre névrose et sainteté, chose qu'ont rejetée même les psychanalystes<sup>65</sup>. On peut être un saint authentique aux yeux de Dieu même avec un psychisme insuffisamment adulte, pourvu qu'il soit moralement purifié dans l'humilité et l'amour de Dieu et du prochain, même si cette sainteté ne sera pas facilement canonisée, en ce sens qu'un tel être ne sera pas facilement proposé officiellement en exemple par l'Eglise. Le fait en outre que Thérèse a dû se dégager des difficultés psychologiques que l'on peut relever dans son enfance — selon D. Stein tout être humain ferait sa « névrose infantile »<sup>66</sup> — fait d'elle une sainte encore un peu plus humaine et encourageante pour beaucoup.

L'association (pp. 11 et 13-14) de la doctrine de « l'enfance spi-

<sup>63</sup> *Op. cit.*, p. 7.

<sup>64</sup> E. RENAULT (voir à ce sujet p. 375) renvoie pour cela à notre livre *Dynamique de la confiance*, qui de fait est consacré entièrement à ce processus de *sanctification* (= devenir un saint). Nous avons repris les idées fondamentales de ce livre (épuisé) dans *Les mains vides*, éd. du Cerf et Desclée De Brouwer, 1972, 172 p. (coll. Foi Vivante).

<sup>65</sup> Voir D. STEIN (*art. cit.*, pp. 392-394) et D. DULISCOUET (*art. cit.*, p. 372).

<sup>66</sup> *Art. cit.*, p. 394.

rituelle » (terme que Thérèse elle-même n'a jamais employé) et la *propre* enfance de Thérèse ne nous semble pas non plus une idée très heureuse. Thérèse elle-même ne fait pas cette association. « Devenir-comme-un-enfant », à quoi Jésus nous invite, représente une phase d'épanouissement, d'humilité et d'espérance bien mûries, ce que l'on ne trouve pas dans l'enfance.

4. Pour finir, disons que *La véritable enfance de Thérèse de Lisieux* nous a fait penser à « *La petite Thérèse* » de Maxence Van der Meersch, qui dans les années quarante fit couler tant d'encre. Ce livre était un « roman historique » dans lequel il ne fallait pas chercher de la pure histoire. Mais grâce aux vérités partielles qu'il contenait, il conduisit un nombreux public à une meilleure connaissance de la sainte. De même l'ouvrage de Six mettra, lui aussi, beaucoup de gens en contact avec Thérèse et son message de vie.

Quelle valeur gardera le livre à l'avenir? Il nous semble que ce sera un ouvrage de transition. Mais il ne restera pas sans suites, il suscitera certainement de nouvelles études sur la « véritable » enfance de Thérèse sous l'éclairage de l'histoire et de la psychanalyse.

Ce livre nous a obligé à réfléchir. Mais si prometteuse qu'ait été l'intention initiale, le livre au total est décevant par son insuffisante objectivité. En raison de graves inattentions dans la lecture d'importants documents historiques et du caractère hâtif et injustifié de plusieurs positions, il n'est pas possible de lui décerner une distinction. « Souhaitons qu'une autre étude nous donne enfin la vérité: ni moins, ni plus »<sup>67</sup>.

\* \* \*

A *La véritable enfance* J.F. Six a fait suivre une longue étude sur Thérèse au Carmel<sup>68</sup>. Deux idées maîtresses traversent ce livre: Thérèse comme le triomphe de la vie, et l'amour comme dominante dans cette existence. Sans vouloir entrer dans le détail, limitons-nous à quelques remarques d'ordre méthodologique, concernant l'historiographie et la psychanalyse.

Partout le lecteur se trouve devant une ambiguïté dans l'emploi abondant des sources. D'une part par ex. l'auteur formule ses réserves (p. 12-15) quant à la valeur 'thérésienne' des *Derniers Entretiens*, les mots de Thérèse malade tels que Mère Agnès (la « seconde maman ») les a consignés par écrit. D'autre part il les emploie pas mal

<sup>67</sup> E. RENAULT, *art. cit.*, p. 370.

<sup>68</sup> *Thérèse de Lisieux au Carmel*, Paris, éd. du Seuil, 1973, 402 p.

de fois (21 fois par ex. pour les trois pages 338-340); et il n'utilise pas les mêmes critères pour l'emploi fréquent des procès de béatification, où d'autres témoins importants se semblent trouver dans le même contexte que Mère Agnès. (En plus l'auteur semble ici avoir puisé, non pas aux documents des procès eux-mêmes, mais à des livres thérésiens qui les citent, car il se plaint (p. 144) de n'avoir pas pu inspecter un document qui figure pourtant dans le *Summarium* des procès, assez accessible)<sup>69</sup>. Perplexité analogue du lecteur devant l'auteur qui, sans retenue, cite si souvent les Poésies de Thérèse, là où nous ne possédons pas encore leur texte authentique, non corrigé par Mère Agnès. Enfin, quant aux Lettres de Thérèse, l'auteur les cite, les premières d'après l'édition critique du centenaire *Correspondance générale*, et celles d'après 1890 selon la vieille édition de Mgr Combes avec ses petites variantes.

Revenons encore à l'aspect psychanalytique, qui est pour ainsi dire absent du second volume. Il y a sans doute une dialectique interne entre les rédactions des deux ouvrages. L'auteur semble le suggérer: « Si, dans le premier volume, nous avons surtout à éclairer l'environnement dans lequel se mouvait Thérèse enfant, ici nous avons des textes de Thérèse elle-même et, nous le répétons, c'est elle que nous essayons de suivre, c'est elle dont nous essayons de découvrir, et de la manière la plus quotidienne, l'itinéraire spirituel. On comprend que la méthode soit différente d'un volume à l'autre » (p. 16).

Constater, oui, mais *comprendre* avec cela que la méthode soit différente? Si on peut, oui ou peut-être non, considérer Zélie Guérin sous l'éclairage psychanalytique à partir de ses lettres, pourquoi ne pourrait-on pas, oui ou peut-être non, employer la même méthode pour Thérèse Martin à partir de ses écrits?

CONRAD DE MEESTER o.c.d.

---

<sup>69</sup> Entre-temps les éditions du Teresianum, Rome, ont publié les Procès: *Procès de béatification et canonisation de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face*, édités par les professeurs Tomás Alvarez, Simeón de la S. Familia, Valentino Macca, Philippe de la Trinité et Giuseppe Caviglia: I. *Procès informatif ordinaire*, 1973, XIX-729 p. II. *Procès apostolique et petit procès pour la recherche des écrits de la Sainte*, 1976, XXX-612 p. III. Le troisième volume des tables est à ce moment en préparation.